

ACROPOLIS

Un regard philosophique sur le monde

Acropolis est la revue de l'école de philosophie de Nouvelle Acropole France

SOMMAIRE

Mai 2025 n°372

2 ÉDITORIAL

À quoi sert la musique ?



4 CULTURE

Jeanne Hersch

Philosophe de la liberté

8 PSYCHOLOGIE

Rencontrer notre vie intérieure

10 SOCIÉTÉ

Les nouveaux maîtres de la désinformation

12 PHILOSOPHIE

Unité dans la diversité



14 SOCIÉTÉ

Les leçons de la prospérité

17 PRATIQUES PHILOSOPHIQUES

17 Ne pas se contrarier

18 SYMBOLISME

Le symbolisme de la pyramide



20 À LIRE

Vivre sans



À quoi sert la musique ?

Thierry ADDA

Président de Nouvelle Acropole France

« La vie sans musique est tout simplement une erreur, une fatigue, un exil. » Nietzsche (1)

Aujourd'hui, omniprésente, dans nos vies, la musique est partout, dans les salles de concert certes, mais bien plus souvent dans les écouteurs, les supermarchés et jusqu'aux ascenseurs. Perçue par le plus grand nombre comme loisir ou divertissement, la musique possède pourtant un pouvoir bien plus grand, celui de nous permettre de nous toucher au plus profond, au-delà des mots, en nous sortant de nos étroitesse, et de nos rigidités mentales.

Dans un monde saturé d'intellect, où tout est calculé, contrôlé, la musique parvient encore à faire des miracles. Dépassant les limitations des pensées trop étroites, élevant les consciences, éveillant les cœurs, elle résiste et fait vibrer la corde de l'âme à des réalités plus subtiles, inutiles au sens utilitaire, mais essentielles au sens existentiel.

Mais cette puissance de la musique peut être détournée et devenir un outil de manipulation émotionnelle.

Comme le montre une étude récente publiée

par *Le Point*, (2) la musique qui passe dans les supermarchés est loin d'être innocente. Elle vise à modifier notre comportement de consommateur. La musique classique donnant l'impression d'un cadre plus luxueux, est utilisée pour inciter à dépenser davantage, tout comme les chansons de Gainsbourg ou de Piaf sont utilisées pour doper les ventes de vin français. La musique, ici, est utilisée à des fins de rentabilité, dans une logique marketing froide, déconnectée de toute visée esthétique ou éthique. Ce n'est pas un phénomène nouveau.

Dès les années 1930, l'entreprise américaine Muzak vendait de la musique d'ambiance pour calmer les passagers des ascenseurs. Mais, quand le simple choix d'une playlist devient levier économique, la musique n'est plus un art, mais un outil. Elle ne cherche plus à éveiller, mais à vendre. Elle n'est plus offerte, mais utilisée dans une forme de démesure qui transforme en marchandise jusqu'au plus sacré.

Platon savait ce qu'il disait quand il affirmait dans *La République* : « Quand les formes de la musique changent, les lois fondamentales de l'État changent avec elles... ».

Car la musique comme art véritable est un authentique chemin d'élévation, qui permet d'entrer dans un espace où l'intellect se tait et où la conscience s'ouvre à autre chose. Cette expérience n'est pas seulement individuelle, elle peut devenir sociale, collective, civilisatrice comme dans le projet *Démos*, de la Philharmonie de Paris (3). Des enfants, souvent éloignés de la culture classique, des familles pour qui Mozart ou Bach sont des noms d'une autre planète, entrent dans un orchestre, et sans mots apprennent à respirer ensemble, à écouter, à être en lien, à créer une œuvre commune. La musique devient alors vecteur d'unité, d'égalité, d'intelligence collective.

C'est peut-être cela, ce que les Anciens appelaient civilisation, cet étrange lien qui relie des personnes qui ne se connaissent pas, comme si elles étaient de la même famille. Pour eux, l'art permettait une *catharsis*, une purification.

Et si c'est dans la musique, plus que dans toute autre forme artistique, que cette tension est la plus forte, la plus évidente, c'est parce que la musique ne montre rien. Elle fait sentir, mais n'explique rien. Elle nous touche, nous relie, à nous-mêmes, aux autres, à quelque chose de plus grand.

Oui, la musique touche le cœur, oui, la musique est capable de nous faire voir un sens au-delà du chaos.

N'oublions pas qu'il existe un lien profond entre l'art et la philosophie. Si le philosophe est celui qui cherche l'archétype, l'idée pure, la forme immuable derrière les apparences du monde, l'artiste est celui qui nous permet de monter à l'échelle, de parvenir jusqu'à l'archétype pour toucher une autre réalité. C'est pour cela que malgré tout, la musique résiste.

Comme le dit la Canadienne Keri-Lynn Wilson,

chef d'orchestre de l'Ukrainian Freedom Orchestra (4), formation composée d'artistes originaires d'Ukraine qui jouent pour lutter avec leurs armes contre la guerre : « La musique agit comme un effet cathartique, un soulagement ». Car elle nous permet par la beauté de résister à l'horreur comme à la bêtise, à la platitude, comme à l'uniformité, ou à la manipulation, parce qu'elle nous parle au cœur. Et parce qu'aucune stratégie marketing, aucun algorithme ne pourra jamais jouer la musique de l'âme. Comme le dit si justement le pianiste Lang Lang (5) : « Ce n'est pas un remède, mais une consolation. Nous avons besoin d'une musique qui vous touche au plus profond de l'âme. Il n'y a rien de plus puissant pour cela que la musique de Bach ».

La musique et la philosophie ont ceci en commun, elles ne cherchent pas à exploiter, mais à éveiller. Elles ne divisent pas, elles relient. Elles ne vendent pas, elles transmettent. Et tant que des artistes continueront à tendre la corde de leur âme, tant que des philosophes continueront à chercher l'archétype, alors la musique continuera d'être ce qu'elle a toujours été, l'écho sensible de la sagesse, et le cœur battant de l'humanité. ■

(1) Lire l'article de David Brunat, *La beauté sauvera-t-elle le « monde d'après » ?*, paru dans le quotidien *Le Figaro*, le 30/04/2029

(2) Lire l'article de Joseph Le Corre, *La musique dans les magasins a-t-elle une influence sur les ventes ?*, publié dans l'hebdomadaire *Le Point*, le 11/01/2025

(3) https://demos.philharmoniedeparis.fr/le-projet.aspx?_lg=fr-fr

(4) Lire l'article d'Irène Sulmont, *Pour l'Ukraine, la tournée estivale d'une « armée musicale »*, paru dans le quotidien *Le Monde*, le 19/07/2024

(5) Lire l'article de Thierry Hillériteau, *La musique de Bach peut nous consoler collectivement*, paru dans le quotidien *Le Figaro*, le 14/09/2020

© Nouvelle Acropole

Rencontre avec

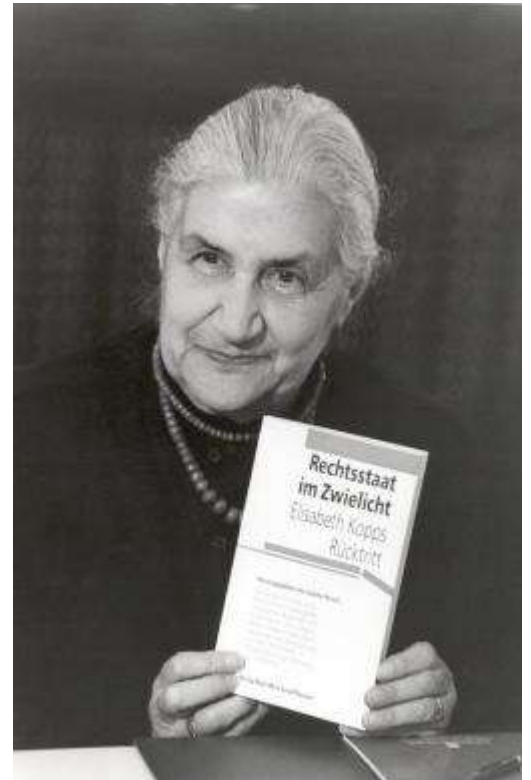
Jeanne Hersch

Philosophe de la liberté

Annie BUISSON

Nouvelle Acropole Suisse

Rare figure moderne adepte et militante de la philosophie classique, Jeanne Hersch est peu connue. Proche de Karl Jaspers, elle a traduit de nombreux ouvrages du philosophe en français. Elle a rayonné dans son environnement immédiat : le cadre politico-universitaire genevois. L'essentiel de son œuvre a consisté à revaloriser les anciens philosophes (les « vrais » selon son expression), essentiellement Socrate, Platon, Kant, Bergson et Jaspers, et quelques autres, au filtre de son esprit aiguisé et de sa grande connaissance historique.



Née à Genève en 1910, de parents polonais, Jeanne Hersch eut une enfance heureuse, dans une famille très cultivée, sa mère étant médecin, et son père professeur à l'Université de Genève.

Très jeune, baignant dans l'ambiance des soirées de dialogues universitaires de ses parents et leurs amis, la philosophie politique, souvent au centre des débats, va favoriser très tôt chez elle un éveil et un questionnement portant particulièrement sur la « réalité des choses ».

À 18 ans, elle part en Allemagne où, dans le cadre des cours à l'Université de Heidelberg, elle rencontre Karl Jaspers qui deviendra son maître. Elle dit qu'au début, elle ne comprenait rien d'autre de ses cours que le fait « qu'il avait des choses importantes à dire ». Progressant en allemand, elle va finalement confirmer de nombreuses affinités avec Jaspers et son enseignement. C'est ce qui l'amènera ensuite à

traduire ses ouvrages en français. Elle développera un intérêt indéfectible pour Kant, maître de Jaspers, ainsi que pour les philosophes classiques, dont inévitablement, Socrate.

Cette grande érudite deviendra professeure de philosophie à l'Université de Genève. Elle dira y avoir trouvé le bonheur. En effet, cette fonction d'enseignante lui a tout à la fois permis d'élargir et de forger sa propre conscience, mais aussi de constater l'éveil et l'épanouissement de la conscience de ses élèves.

Militante socialiste, dans le cadre de l'UNESCO elle occupa les fonctions de directrice de la Division Philosophie et de représentante en Suisse du Conseil exécutif.

Jeanne Hersch est morte à l'an 2000 à Genève.

La philosophie, une exigence morale et une expérience vécue

Jeanne Hersch ne se disait pas philosophe elle-même ; elle jugeait ce « titre » prétentieux.

Sont philosophes ceux qui, comme Socrate ou Kant, ont véritablement su incarner, leur vie durant, leurs idées, une morale universelle, et assumer l'engagement qui en découle.

« L'authenticité philosophique est plutôt comparable à un acte vrai qu'à une explication vraie, à un acte réellement décidé, voulu par celui qui l'accomplit » (1).

Elle se culpabilisait de ne pas être intervenue directement pour lutter contre le nazisme durant la Seconde Guerre mondiale, ce qu'elle identifiera à un manquement d'exigence morale, exigence que Socrate et Kant ont eue. Socrate en est mort. Kant a vécu selon des règles très strictes toute sa vie.

Même si elle disait regretter ce manquement, elle considère cependant avoir tenté de le compenser en diffusant et en militant pour des principes moraux dans l'optique d'un « plus jamais ça ». Et pour elle, rien de mieux que l'enseignement et la promotion de la philosophie classique, dont elle admirait tant les protagonistes.

Dans ses livres, ses interviews, ses articles, Jeanne Hersch aimait mettre l'accent sur la liberté et la dignité de l'homme, qui sont les « biens fondamentaux et inestimables » indissociables de la nature propre de l'être humain. À ces biens fondamentalement humains, s'ajoute un incontournable partenaire : la raison, entendue ici comme étant l'intelligence.

Elle considère la véritable philosophie comme un ensemble de comportements qui se transmettent, certes par l'enseignement, mais aussi et surtout par le vécu, par l'exemple. Si la sagesse se recherche au préalable dans les idées de ces grands philosophes qui nous ont précédés, elle doit néanmoins s'éprouver ensuite dans les actions du quotidien. La philosophie ne se limite clairement pas à une investigation intellectuelle.

La philosophie, une forme d'illusion

Jeanne Hersch voit cependant dans la philosophie une forme « d'illusion ».

Au travers de l'histoire, en effet, la philosophie a changé de domaine de « prédilection ». De nature scientifique aux temps des premiers philosophes, nommés « physiciens », la philosophie est également déiste, la Nature ne pouvant être autre que la manifestation d'une entité supérieure appelée l'Être.

Puis, au fil de l'évolution de l'histoire, la science comme la religion se séparant, la philosophie deviendra un mélange flou d'investigation. Du moins elle sera considérée comme telle et décriée pour cela, car se préoccupant davantage du sens de la vie et de la conquête d'un Idéal inaccessible (se rapprocher de l'Être), que de trouver des réponses concrètes (objet de la science) ou de « se limiter à » croire (objet de la religion).

La philosophie est illusion par le fait qu'elle est toujours changeante, en mouvement.

Cherchant une vérité qu'elle sait ne pas pouvoir atteindre, mais qui donne un sens aux actions, un but idéal, même si le postulat est que ce but est inaccessible. Il est et reste idéal : la sagesse !

La philosophie pose des questions, des problématiques : quel est le sens de la vie ? La liberté est-elle possible ? Qu'est-ce que l'amour ? etc. Certes, ces questions sont importantes, mais elles comportent quelques risques. Le risque de se limiter à la question elle-même ; le risque de s'en « gargariser » et de la transformer en un plaisir purement intellectuel ; le risque de rechercher des réponses aussi nombreuses que de personnes qui répondent, allant même jusqu'à la fantaisie. Et ce faisant, le risque d'oublier le plus important : le chemin que la personne va parcourir lors de sa propre investigation, par son expérimentation, pour accéder à la réponse.

À sa réponse, sachant que celle-ci ne sera pas figée, mais correspondra à une évolution, liée à un moment particulier. C'est cette mise en mouvement intérieure, avec l'aide de la raison-intelligence, qui va produire, inmanquablement, un changement du niveau de la conscience.

Aussi bien par l'enrichissement de l'expérience d'un nouveau vécu que par la découverte de nouvelles possibilités d'investigation et d'action.

« Il y a une attitude différente entre le philosophe qui cherche la solution d'un problème et la personne qui étudie la philosophie » (2).

La recherche de la liberté

La recherche de la vérité, de qui nous sommes vraiment, de ce qu'est le monde, est le support de la liberté réelle. Celle qui nous conduit au plus profond de nous-mêmes. C'est le « Connais-toi toi-même » attribué à Socrate, dont la suite est « ... et tu connaîtras l'Univers et les Dieux ».

Le but de la philosophie n'est pas de se connaître sur les plans purement psychologique ou physique, mais de se découvrir, de se reconnaître comme un « petit bout d'universel ». C'est de là que découle la liberté. Et ce cheminement intérieur, comme l'évoquaient Socrate et Kant, ne peut être possible que parce qu'il naît de notre propre impulsion. Il ne peut pas être imposé de l'extérieur. C'est un acte libre, volontaire, « délibéré ».

Pour Jeanne Hersch, la liberté n'est pas une question qui concerne l'individu dans sa solitude. Elle relève du fait de la capacité à vivre en collectivité, en accord avec un « absolu », un « existant qui reflète les lois universelles ».

La liberté n'a de sens que dans un cadre collectif. Elle n'est pas un acte d'isolement égoïste. Cette confusion est fréquente. En fait : « Il faut travailler pour donner les meilleures conditions possibles pour que chacun trouve sa liberté, qui ne "tombe pas toute rôtie", mais que l'on doit soi-même aller chercher » (3). Cette liberté ne peut non plus se vivre sans l'aide de la raison, sans le sens de la responsabilité, sans la solidarité. La raison va permettre d'opérer des choix corrects, conformes à la morale, l'éthique et la dignité,

ces qualités spécifiques de l'être humain. Ce qui induira le développement d'une vision globale, universelle.

« Chacun a le droit incontesté de penser librement : bien plus, il est du devoir de chacun de le faire, dans la mesure où il en a le moyen et la possibilité. Ce devoir, en outre, n'est jamais aussi impérieux pour lui que dans les cas qui concernent ce que j'appelle la philosophie première » (4).

La liberté découle d'une conscience qui se reconnaît comme appartenant à l'universel. C'est l'objet, le moyen, et peut-être aussi la conséquence de la quête philosophique. Repousser les limites de nos possibilités, chaque jour un peu plus, par une expérimentation inlassable, passée au filtre de la raison, et motivée par une recherche honnête de la vérité. Par une sorte de soif d'absolu, dont la question n'est pas tant de l'atteindre, mais de progresser vers lui, de s'engager sur un chemin de vie qui a un sens, qui est moral et dans lequel on peut s'épanouir comme être libre.

Dans cette optique, elle va également porter un regard critique sur la responsabilité des philosophes à travers l'histoire. Nombreux sont ceux qui, par protection, par manque de courage ou par confort, ont laissé s'installer, et continuent à le faire, une situation amoralisée dans le fonctionnement du monde.

« La philosophie contemporaine [...] a manqué à l'une de ses tâches : elle n'a réfléchi ni avec assez de profondeur ni avec assez de précision aux progrès de la science et de la technique. Que ce soit par arrogance ou par complexe d'infériorité, elle n'a pas contribué à ce que nos contemporains prennent conscience, au niveau spirituel et culturel, de ce progrès qui a transformé leur univers... » (5).

Et aussi, a été délaissé « ce qui échappait aux méthodes quantifiables, ce qui appartenait à l'essence de l'homme : la conscience de soi, la conscience morale, les valeurs, la responsabilité, la liberté, le sens... » (6).

Si les philosophes avaient vraiment joué leur rôle, s'ils avaient assumé pleinement et librement leur responsabilité, il y aurait davantage de gens heureux dans les rues... et beaucoup moins de livres de philosophie dans nos bibliothèques...

En résumé, la liberté selon Jeanne Hersch découle d'une démarche authentique, d'une volonté de se comporter en être vertueux, vrai et responsable, conformément aux lois de la nature. Et comme disait Kant : « Être libre, c'est avoir le droit d'exercer son devoir ». Tout un programme !

Merci, Jeanne Hersch pour cette « piqure de rappel » ! ■

(1) *L'illusion philosophique* publiée en 1936 et parue aux Éditions Plon en 1964

(2) *Ibidem*

(3) *Le Droit d'être un homme* — compilation des textes des militants des Droits de l'Homme, UNESCO, Éditions Payot, 1956

(4) *Le Droit d'être un homme* — compilation des textes des militants des Droits de l'Homme, UNESCO, Éditions Payot, 1956

(5) *L'étonnement philosophique* (De l'école Milet à Karl Jaspers, paru en 1981 et publié aux Éditions Gallimard, en 1999

(6) *Ibidem*

© Nouvelle Acropole

Rencontrer notre vie intérieure

Laura WINCKLER

Co-fondatrice de Nouvelle Acropole France

« Même en le jetant, on ne peut pas perdre ce qui nous appartient réellement. » Yi Jing (1)

Il y a un an, Laura Winckler nous a quittés. Pour lui rendre hommage, voici un article qu'elle a écrit en 2003, sur la Vie intérieure

Parlez-moi de la vie intérieure. C'est ce qui est toujours vivant en nous, indépendamment des circonstances extérieures. Un rayon de lumière dans les ténèbres. Un trésor dormant au fond d'un lac. Une source inépuisable de vie. Une force invincible. Une épée qui tranche les obstacles et vainc la peur avec une détermination sans faille. Le recueillement devant un jardin zen, aux rochers nus au milieu des tourbillons de sable.

La vie intérieure est tout cela, et aussi ce qui reste quand une grande souffrance ou une terrible épreuve vient de passer. Un ciel bleu transparent, lumineux et sans nuages malgré la tempête dans notre cœur.

Comment la rencontrer ?

En fermant les yeux, car « c'est avec les yeux fermés que nous faisons les plus beaux voyages », comme le dit Moassy (2). En sentant doucement notre respiration qui gonfle et dégonfle le soufflet de notre poitrine. En nous vidant des coups de tonnerre, des éclats des éclairs ou des nuages sombres de nos passions – émotions pour apaiser notre lac intérieur, où peuvent enfin se refléter sans déformation, la pureté du ciel, le scintillement

de la lumière du jour et le soir venu, le croissant argenté de la Lune et les lointains diamants des étoiles. En empruntant d'un pas calme et décidé le chemin de notre forêt intérieure et avançant jusqu'au cœur de nous-mêmes.

La Vie intérieure commence lorsque nous dépassons la peur des ombres, et que nous parvenons au mystérieux palais, au cœur de nous-mêmes où réside le vieillard qui garde le mystérieux livre de la sagesse du monde.

Comment la nourrir ?

Par la contemplation de la beauté dans la nature : un couchant majestueux de soleil sur la mer, la chute paisible d'une feuille tourbillonnante ou la fureur rugissante d'un volcan en flammes.

En s'émouvant de la bonté qui émane d'une mère attentive aux premiers pas de son enfant, d'un geste solidaire et anonyme envers la détresse d'un autre être humain. En s'associant à la quête du juste, en sortant de l'indifférence en portant secours à quelqu'un en danger.

À chaque fois que la corde profonde de notre être intérieur résonne et vibre à l'unisson avec cette beauté, cette bonté et cette justesse, notre Vie intérieure se fortifie silencieusement.

Comment la partager ?

Pour que notre vie intérieure soit toujours vivante, telle une source d'eau, elle doit couler constamment. Ainsi, il ne nous suffit pas de la nourrir en regardant ce que font les autres, car cela serait comme se rassasier en regardant quelqu'un manger à la télévision ou à travers les vitres d'un restaurant. Nous dépéririons si cela était notre unique alimentation.

À notre tour, de savoir recréer en nous-mêmes, par émulation, des paroles, des pensées et des gestes, beaux, bons et justes, pour embellir le monde et pour maintenir en vie notre Vie intérieure.

Cela demande de nous élever. Élever notre vie en respectant notre corps par une saine hygiène de vie et un bon rythme vital ; élever nos émotions en cultivant les sentiments supérieurs qui nous permettent de nous interioriser davantage pour trouver l'éternel dans le périssable, le positif dans le négatif, le

beau dans la laideur ; élever nos pensées, en sortant des idées circulaires pour avoir davantage de clarté mentale et de discernement pour agir avec justesse dans le monde.

Et lorsque nous aurons fait ce travail, le parcours de la forêt nous aura conduit vers la clairière intérieure, le lieu et l'état de réceptivité, au cœur de notre propre vacuité à ce qu'il y a de meilleur en nous-mêmes, « le Dieu en nous », le *Soi* dont parle C.G. Jung ou toute autre forme de ce qui réside dans le plus profond de la nature et de l'homme. ■

(1) 25, Wu Wang - *L'inespéré* (ou l'inattendu) – *Yi King*

(2) Jorge Angle Livraga, *Moassy le Chien*, Éditions Nouvelle Acropole (réédition), 2017

Cet article est paru dans la revue Acropolis N°177 (03 et 04 2003)

Crédit photo Adobe.stock.com N°112853772

© **Nouvelle Acropole**

Les nouveaux maîtres de la désinformation

Isabelle OHMANN

Rédactrice en chef de la revue Acropolis

Les nouveaux supports digitaux sont aujourd'hui au centre des débats à cause de leur influence démesurée dans la désinformation. Comment la philosophie peut-elle nous armer pour trouver le chemin de la réalité ?

Le paysage de l'information a connu une mutation sans précédent. Aux États-Unis, comme ailleurs, les médias traditionnels reculent face à l'essor des plateformes numériques : podcasts, réseaux sociaux et autres supports. Ces derniers, autrefois perçus comme des espaces de liberté et de partage, sont devenus de dangereux outils, permettant une information unique et biaisée, échappant aux standards du journalisme.

Quand l'idéologie façonne l'information

Un cas emblématique est celui de X, le réseau dirigé par Elon Musk. Depuis la réélection de Donald Trump, cette plateforme diffuse des messages politiques ciblant les dirigeants européens. Ces publications, loin d'être neutres, mêlent invectives et jugements abrupts, alignés sur une idéologie libertarienne.

De plus, les algorithmes de X amplifient le phénomène en assurant une visibilité hors norme à ces messages, qui leur permet



d'atteindre des millions d'utilisateurs, bien au-delà du cercle d'abonnés. Ce sont ainsi presque 80 messages quotidiens qui ont une visibilité mille fois supérieure à celle de n'importe quel autre message posté sur la plateforme.

Des outils de manipulation numérique

Face à cela, Joseph E. Stiglitz, économiste de renom, qualifie les réseaux sociaux de votre « moteurs de propagande ». Il dénonce leur rôle dans la polarisation des opinions publiques. Ces plateformes, de Facebook à TikTok, influencent les débats politiques, attisent les tensions sociales et parfois même orientent les résultats électoraux. À travers leurs algorithmes et leurs bases de données personnelles, les géants de la Tech détiennent un pouvoir inédit, devenu outil stratégique pour certains dirigeants comme Elon Musk ou Mark Zuckerberg, ainsi que pour des puissances étatiques, comme la Russie par exemple.

Dans son livre *les routes de la liberté* (1), Stiglitz explore ce phénomène, qu'il associe à la montée des populismes et à l'érosion de la démocratie. La question se pose alors : comment réguler les plateformes numériques pour préserver nos sociétés des dangers de la manipulation numérique ?

Les ombres de la caverne

Ainsi l'ère de l'information traditionnelle, exercée par des journalistes — certes eux-mêmes non exempts d'idéologie, mais contraints par certaines réglementations déontologiques —, semble désormais révolue.

Aujourd'hui c'est non seulement l'expression de la subjectivité individuelle qui prend le pas, mais, plus encore, la désinformation orchestrée par certains qui ne font même plus semblant de rechercher la vérité en assénant leur propagande. Les écrans diffusent des images qui n'ont rien à voir avec la réalité et deviennent ainsi les nouvelles « ombres de la caverne » décrites par Platon.

Philosopher pour penser

Platon, confronté à son époque au même phénomène à travers les sophistes, a proposé une pratique indissociable de la quête du

philosophe. Car, étymologiquement, le philosophe est celui qui cherche la sagesse, c'est-à-dire celui qui tente de libérer son jugement des opinions trompeuses en partant à la recherche de la véritable connaissance.

Pour y parvenir, le fondateur de l'Académie a développé la dialectique, une pratique du dialogue qui permet la confrontation des avis, dans le but de se rapprocher ensemble, de la vérité. Le véritable dialogue est à l'opposé des algorithmes qui produisent des cercles d'autoréférencement, en ne nous montrant que des opinions qui sont semblables aux nôtres. Car le dialogue philosophique est un exercice qui nous oblige à prendre en compte le point de vue de l'autre et à l'intégrer. Cette pratique de décentrage nous sort de notre propre subjectivité en nous invitant à un éclectisme qui nourrit la réflexion personnelle.

La quête de la connaissance et de la vérité reste le rempart contre la désinformation. Peut-être est-ce à travers une réflexion philosophique et un engagement collectif que nous pourrions sortir des ombres pour apercevoir la lumière. ■

(1) Paru aux Éditions Les liens qui libèrent, 2025
Crédit photo : victoria-neves-hwzsPM.Unsplash

© Nouvelle Acropole



Unité dans la diversité

Carlos ADELANTADO PUCHAL

Président international de Nouvelle Acropole

Dans notre bilan annuel 2024 (1) nous présentons une année de plus de travail philosophique culturel et social de Nouvelle Acropole à travers cinq continents sur le thème « vers l'unité à travers la diversité », que nous considérons comme un facteur essentiel pour comprendre la réalité humaine.

Nous pensons que l'on peut seulement réaliser l'union à travers la diversité, parce que cela sera une union dans laquelle chaque partie est un tout et où le tout est présent dans chaque partie.

Comme la philosophie acropolitaine consiste fondamentalement à développer la capacité de voir et d'apprécier les êtres humains et leurs expressions depuis le point le plus élevé de la conscience, il est naturel que l'amour de la sagesse, propre à cette École de Philosophie, se convertisse en un courant d'énergie capable d'harmoniser les différences dans un mouvement ascendant vers l'unité.

Nous savons que la division et la séparation sont le résultat de la désunion, de l'activation des points de rupture. Mais nous savons également que les différentes manifestations

de la diversité sont le résultat des différentes façons de comprendre le mouvement de la vie. Et même si ce mouvement s'exprime dans de multiples formes, il naît du désir et du besoin d'atteindre les mêmes buts.

La philosophie acropolitaine nous aide à percevoir cette impulsion initiale vers une unité que nous pouvons considérer comme constituée par des éléments archétypaux en relation avec le beau, le bon, le juste et le vrai. L'unité agit depuis le haut, du dessus, et comme une force magnétique d'attraction.

L'union l'unification des principes

Cette idée de l'unité devient réalité à travers l'union et l'unification des finalités et des principes. Les principes nous permettent d'entrer en contact avec les motivations originelles, avec l'impulsion de l'énergie initiale.

De leur côté les finalités nous rappellent le but et nous aident à ne pas nous perdre sur le chemin que nous, les êtres humains, parcourons et qui est peut-être fondamentalement le même pour tous.

Ainsi nous comprenons l'unité comme la qualité de ce qui est à l'origine, mais aussi à la fin, tandis que la multiplicité fait partie du sentier que nous devons emprunter pour unir l'alpha et l'oméga. Ce sentier qui est connu comme « évolution ».

Le professeur Livraga écrivit une fois que « comme les fleuves vont vers la mer, de même les États doivent aller les uns vers les autres et tous vers la fraternité universelle. »

Marcher dans la même direction c'est avancer dans le sentier de la vie ; c'est l'évolution de l'espèce humaine vers les archétypes.

C'est pourquoi, en tant que philosophes acropolitains, nous nous opposons au mensonge, à la laideur, au mal et à l'injustice. Nous aspirons à une société libre de ces fléaux, qui obscurcissent l'éclat de l'amélioration de soi, de la coexistence harmonieuse et de l'espérance dans un futur meilleur.

Ce bref résumé de nos activités de l'année 2024 en est l'illustration. ■

(1) <https://www.acropolis.org/fr/annuaire-international/>

Crédit photo :

Pixabay – Nattana Kanchanaprat N°2966219

© Nouvelle Acropole



Les leçons de la prospérité

Gilad Sommer
Nouvelle Acropole Chicago

« Aucune société ne peut être épanouissante et heureuse si la plus grande partie de ses membres est pauvre et misérable. » Adam Smith

Le XXI^e siècle a offert à l'humanité l'une de ses expériences et leçons les plus importantes : la prospérité matérielle est insuffisante pour assurer l'épanouissement humain.

Comme toute idée de progrès dans l'histoire, l'idée d'un progrès matériel généralisé et de son association avec le bonheur humain est née des travaux des philosophes.

Pendant que des philosophes comme Platon et Confucius discutaient de la dignité et de l'égalité essentielles de tous les êtres humains, ce sont les philosophes du siècle des Lumières qui se sont efforcés de manifester ces idéaux d'une manière plus concrète. Influencés par les idéaux de la franc-maçonnerie, ils ont imaginé un monde où tous les habitants de la planète pourraient vivre dans des conditions dignes.

John Locke, un philosophe britannique, a rédigé en 1690 un ouvrage sur les « droits naturels » (1) de tous les êtres humains — la liberté, la vie et la propriété — qui a semé les germes des « droits inaliénables » de la *Déclaration d'indépendance des États-Unis* (1776) et, par la suite, de la *Déclaration universelle des Droits de l'homme des Nations unies* (1948).

À la suite de Locke, des philosophes économiques comme Adam Smith (1723-1790) ont élaboré des théories concrètes pour apporter la prospérité à la plus grande partie de

l'humanité. Ces idées, révolutionnaires à l'époque, nous ont conduits à une position unique dans l'histoire de l'humanité.

L'état de la pauvreté dans le monde

Dans un récent discours prononcé à l'université de Virginie, l'économiste Robert Parham a déclaré : « En tant qu'étudiant américain, vous êtes aujourd'hui mieux loti et plus riche que le roi d'Angleterre il y a 300 ans ». D'un point de vue purement matériel, c'est incontestablement vrai.

Grâce à ce que certains économistes nomment « le Grand Enrichissement » (2), un grand pourcentage de personnes aujourd'hui, en particulier dans les pays dits développés, vivent à un niveau de confort inimaginable pour l'habitant moyen d'il y a seulement une centaine d'années. Comme l'a remarqué le philosophe irlandais Edmund Burke en 1765, « Neuf dixièmes de l'ensemble de la race humaine triment dans la vie », c'est-à-dire que la majorité de l'humanité, au moins depuis l'époque de l'Empire romain, a vécu dans ce que l'on appellerait la pauvreté matérielle.

Ne nous méprenons pas et ne faisons pas preuve toutefois d'une trop grande complaisance. Selon la Banque mondiale, environ 700 millions de personnes vivent aujourd'hui dans l'extrême pauvreté, représentant à peu près le nombre de personnes qui vivaient dans le monde à l'époque de Burke. Cela inclut environ 300 millions de personnes qui sont confrontées à une faim aiguë en raison des conflits et du changement climatique, entre autres choses. Néanmoins, en termes de pourcentage relatif, une grande partie de l'humanité, en particulier dans les pays développés, vit dans des conditions matérielles confortables.

Le bien-être matériel dans le monde

Nous avons un accès quotidien et immédiat à de l'eau chaude, de la nourriture et de la lumière. Presque tous les articles dont nous pourrions rêver peuvent être livrés à notre porte en l'espace de quelques jours. Nous pouvons communiquer instantanément avec des personnes du monde entier. Il existe des solutions à des problèmes difficiles de santé qui étaient incurables ou impossibles à traiter dans un passé récent. La mortalité infantile est nettement inférieure à celle des siècles précédents.

Et bien que cette abondance matérielle ne soit pas partagée équitablement entre tous les peuples, même la vie des pauvres dans les pays développés ne peut être comparée à celle du passé. La mort par la faim, par exemple, est pour ainsi dire virtuellement inconnue aux États-Unis et en Europe.

Nous pourrions continuer d'énumérer les avantages matériels et physiques que l'humanité a obtenus, mais il est clair qu'à notre connaissance, aucune autre civilisation dans l'histoire n'a atteint ce niveau de bien-être matériel et de confort partagé par un si grand nombre de personnes.

Cette situation unique nous permet d'expérimenter ce que très peu de personnes ont vécu auparavant. Et après avoir maintenant tenté cette expérience pendant plusieurs siècles, nous pouvons nous pencher sur ses résultats et réfléchir à quelques questions. Cette prospérité matérielle a-t-elle rendu nos sociétés pacifiques et heureuses ? Qu'avons-nous dû sacrifier pour atteindre cette prospérité ? Est-elle soutenable ?

Le progrès est-il synonyme de bonheur ?

Le bonheur est difficile à mesurer et ses causes encore plus difficiles à élucider, mais des signaux significatifs suggèrent que nos sociétés ne sont pas plus heureuses ; dans certains cas, elles pourraient l'être moins.

Les maladies dites du « désespoir » (la consommation de drogue, le suicide et les dommages causés par l'alcool au foie) ont augmenté de manière significative au cours des 20 dernières années. Rien qu'aux États-Unis, environ 100 000 (!) personnes sont mortes d'une overdose chaque année depuis 2020, et environ 50 000 se sont suicidées.

Si le progrès matériel était suffisant pour nous rendre heureux, on pourrait se demander ce qu'il nous faut de plus. Que nous manque-t-il encore ? Sommes-nous malheureux parce qu'il ne faut que quelques jours pour que les produits arrivent à notre porte au lieu de quelques heures ? Avons-nous besoin d'un drone personnel qui nous apporte notre déjeuner depuis le réfrigérateur ou d'un robot masseur attitré ? Il semble que quel que soit notre niveau de confort, il ne soit jamais suffisant.

La vérité est que si les conditions matérielles dont nous disposons déjà ne nous satisfont pas ou ne nous rendent pas heureux, rien de cette nature ne le fera.

Et qu'en est-il des sacrifices que nous avons faits pour cette prospérité matérielle ?

Le matériel au détriment de l'âme

Nombreux sont ceux qui ont discuté des différents coûts du progrès matériel, mais l'un de ceux que l'on néglige souvent parce qu'il est subtil, est la sédation de nos âmes. Lorsque nous sommes excessivement préoccupés par la productivité et le confort, nous perdons de vue la perspective globale de ce que signifie être humain. Nos esprits sont tellement obsédés par les détails matériels de la vie que nous perdons le contact avec les aspects plus subtils de la réalité ; notre âme s'endort et nous oublions même que ces aspects existent. Cela se reflète dans un déclin culturel, une perte de valeurs et un aveuglement moral, et le pire, c'est que nous ne le reconnaissons même pas, car nous nous sommes habitués à la boue, comme une personne qui s'habitue à l'air pollué. Ce n'est seulement que lorsqu'elle se retrouve dans la nature, qu'elle s'aperçoit soudain qu'elle peut respirer plus facilement.

En ce qui a trait au confort matériel, il existe deux approches : l'une consiste à continuer à développer de nouveaux moyens matériels pour parvenir à plus de confort (par exemple, en utilisant une machine à laver au lieu de laver le linge à la rivière) ; l'autre consiste à se contenter de moins.

Il existe également une voie médiane : développer des moyens qui sont soutenables et qui peuvent être entretenus à long terme sans détruire leur propre source ou objectif, et aussi longtemps que ces moyens ne nous font pas sacrifier les choses qui font que la vie vaut la peine d'être vécue. Comme le dit le vieil adage, nous avons besoin à la fois de pain et de fleurs : de pain pour vivre et de fleurs pour avoir une raison de vivre. En gardant cette analogie à l'esprit, si notre production de pain détruit les fleurs, c'est que nous avons pris un mauvais virage quelque part sur le chemin.

« Les meilleures choses de la vie ne sont pas des choses » Art Buchwald

Il est temps de comprendre que l'épanouissement humain exige plus que la seule prospérité matérielle. De beaux meubles ne font pas une famille heureuse, pas plus qu'une jolie voiture ne fait un conducteur serein. Les choses matérielles sont importantes, mais dans une juste proportion. Notre intention n'est pas d'exalter la pauvreté, qui, tout comme l'excès de richesse, selon Platon, est à l'origine d'un mal immense.

Nous aspirons à posséder à la fois la prospérité et l'épanouissement. Mais cela pourrait signifier de repenser la prospérité pour y inclure des éléments souvent ignorés aujourd'hui, tels que la vie en communauté, l'authenticité, la spiritualité et bien plus encore.

Lors de la rédaction de la Déclaration d'indépendance des États-Unis, Thomas Jefferson a choisi de remplacer l'un des trois droits naturels originels de John Locke par le droit à la poursuite du bonheur. Était-il sur une bonne piste ?

(1) Référence à l'ouvrage de John Locke, *Second Traité du gouvernement civil*, 1690 (NDT)

(2) Le Grand Enrichissement est un concept économique qui décrit la croissance spectaculaire de la prospérité mondiale au cours des deux derniers siècles. Cette idée a été développée notamment par l'économiste Deirdre Mc Closkey, qui attribue cette transformation non seulement aux avancées technologiques et aux politiques économiques, mais surtout à un changement culturel favorisant l'innovation et l'entrepreneuriat. (NDT)

Article traduit de l'anglais de la revue Nouvelle Acropole Royaume-Uni par Florent Couturier-Briois

Crédit photo : Photo : Stock.Adobe.com N°1312341633

© Nouvelle Acropole



#17 Ne pas se contrarier

Isabelle OHMANN

Rédactrice en chef de la revue Acropolis

« Le destin conduit celui qui consent et tire celui qui résiste. » Cléanthe, philosophe stoïcien

Qui d'entre nous a vécu une journée sans rencontrer au moins une contrariété ? Ce n'est pas possible direz-vous. Oui, car les problèmes font partie de la vie dit-on, et c'est une évidence !

Ce qui est moins évident c'est de ne pas en être contrarié. Comment ne pas s'énervier lorsque quelqu'un nous fait faux bond ? Ou lorsque l'on reçoit des critiques injustifiées ? Ou tout simplement quand notre machine à café rend l'âme juste au petit-déjeuner ?

Rester calme ?

Face aux difficultés il faut rester philosophe dit-on. C'est vrai et nous pouvons nous inspirer des stoïciens qui ont beaucoup travaillé le sujet.

Épictète nous révèle une formule puissante pour rester calme. Il nous dit que ce ne sont pas les choses qui nous contrarient, mais la représentation que l'on s'en fait. Autrement dit ce ne sont pas les problèmes en eux-mêmes, mais le jugement que nous portons sur elles qui nous fait sortir de nos gonds. Nous pouvons d'ailleurs constater que tout le monde ne réagit pas de la même manière aux mêmes situations. C'est donc sur l'image que nous nous faisons des événements qui surviennent que nous devons agir.

Embrasser ce qui arrive

Pour cela les stoïciens nous proposent une posture utile. Au lieu de résister et de râler devant les problèmes, ils nous encouragent à embrasser pleinement ce qui arrive, que ce soit positif ou négatif. Leur idée est que l'on parvienne à voir chaque événement comme une

partie nécessaire du grand ordre cosmique. Pour eux, chaque chose advient conformément à un ordre qui nous échappe peut-être, mais qui existe néanmoins, à l'image des rouages invisibles qui rendent la nature à la fois intelligente et harmonieuse.

« Amor fati »

Il s'agit d'aimer ce qui nous arrive, ce que l'on a appelé amour du destin ou « amor fati ». Pourquoi pratiquer l'acceptation des événements, n'est-ce pas un peu fataliste ? Parce qu'on ne peut pas empêcher ce qui est déjà là, tout simplement, et il faut faire avec. Par exemple, si le train est en retard, on ne peut pas l'accélérer. Mieux vaut alors se concentrer sur ce que l'on peut faire pendant l'attente (lire, méditer) plutôt que sur l'injustice de la situation.

Une autre posture consiste à voir chaque difficulté comme une occasion de pratiquer la patience, la résilience ou une autre vertu. Par exemple, si quelqu'un nous coupe la route, voyons cela comme une opportunité d'exercer notre calme.

C'est simple, il suffit de changer de regard. Ainsi les difficultés ne troubleront plus notre sérénité ! ■

Photo : Deposit photos N°479915912

© Nouvelle Acropole



Le symbolisme de la pyramide

M.A. CARILLO de ALBORNOZ et M.A. FERNANDEZ
Nouvelle Acropole Espagne

La pyramide, que l'on peut retrouver dans différentes civilisations, possède un sens symbolique profond. Plus qu'une construction géométrique qui combine plusieurs figures, elle représente un objet de haute valeur spirituelle, l'élévation de l'Esprit pour accéder aux mystères de l'Univers.

La pyramide, dont la racine est le mot grec *pyr* qui signifie *feu*, est un symbole du Feu dans sa plus haute acception, c'est-à-dire de l'Esprit, de la force ignée du Soleil en ce qui concerne notre système solaire.

Elle constitue le temple par excellence, où les formes géométriques se sont adaptées en tout aux symboles de la Nature et de l'Homme.

Ses quatre faces symbolisent les quatre Éléments primordiaux et, pour l'Homme, les quatre voies d'accès à la connaissance : la Religion, la Science, l'Art et la Politique. Sa base carrée symbolise la Terre, support solide sur lequel s'appuie la matière, tandis que les faces sont les sentiers d'investigation qui se rapprochent et s'affinent à mesure qu'ils se rapprochent de la cime, où réside la Vérité Une. Ce qui paraissait divers et séparé à la base est unique au sommet.

Le prototype de la pyramide est la grande pyramide de Chéops, le modèle le plus abouti et le plus symbolique du temple égyptien, dont la construction constitue encore un mystère en dépit des nombreuses études qui ont été faites depuis Hérodote jusqu'à nos jours. Son orientation et ses mesures, selon les experts, constituent un traité complet de géométrie, d'astronomie et d'astrologie et son symbolisme englobe toute la trajectoire de l'Humanité dans la recherche de ses origines et son évolution jusqu'au but final.

Selon Marc Saunier (1), la pyramide est une intégration de formes différentes, chacune avec son sens propre. La base carrée représente la Terre et l'axe qui unit le sommet au centre du carré est le point de départ et d'arrivée de tout le « centre » mystique du monde.

À l'extérieur, ce qui unit le point de la cime avec chaque côté de la base est un triangle qui symbolise le Feu de la Manifestation divine du ternaire de la création.

En conséquence, la pyramide exprime la totalité de l'œuvre créatrice, l'image de l'univers, de la manifestation de la matière quaternaire surgissant de l'expression ternaire du Un, constituant le Septénaire manifesté de l'Univers et de l'Homme. En même temps, elle enveloppe un axe central invisible qui va du sommet au centre de sa base carrée, symbole de l'esprit incarné dans la matière, qui maintient sa forme et donne un sens à son existence. ■

(1) Auteur de *La légende des symboles philosophiques, religieux et maçonniques*, Éditions Sansot, 1911

Traduit de l'espagnol par Marie-Françoise Touret

Extrait du site : <https://biblioteca.acropolis.org>

© photo : Unsplash osama-elsayed-vqRMXgVtGXM

© Nouvelle Acropole

Vivre sans

Isabelle OHMANN

Rédactrice en chef de la revue Acropolis

C'est par le paradoxe du « manque de manque » que commence ce livre, car Mazarine Pingeot constate nous vivons dans une société qui comble tous les vides.

Bien sûr nous pouvons nous réjouir de la prospérité de nos sociétés occidentales qui nous permettent de ne pas manquer de l'essentiel : la sécurité, la nourriture, etc. Pourtant, affirme la philosophe, nous avons besoin du manque.

C'est Platon qui nous parle de la nécessité du manque dans le *Banquet*. Il rappelle que l'amour Éros est le fils de Poros la richesse et de Penia la pauvreté, et que cette double naissance fait naître en lui le manque. Ainsi le manque suscite le désir et l'amour dont la plus haute forme est l'amour de la sagesse.

Or ce n'est pas cet amour exalte notre société de consommation, mais bien celui le désir de consommer et de posséder. À l'inverse du tonneau des Danaïdes, le tonneau de la consommation tire profit de l'écoulement continu qui nourrit perpétuellement un désir incessant.

C'est que notre société moderne considère la satisfaction de tous les désirs comme un bien, alors que pour les Anciens, seule la satisfaction du besoin essentiel en était un. Ceci dessine deux modèles de société très différents.

À la société d'hyperconsommation marquée par le gaspillage, s'oppose celle basée sur la « sobriété heureuse » que Pierre Rabhi a érigée en nouveau paradigme tout en dénonçant « l'imposture de la modernité ».



C'est chez Épicure que l'on trouvera l'idée la sobriété heureuse (1), qui aspire à retrouver l'harmonie avec la nature et soi-même en s'appuyant, comme chez Aristote, sur le tri méthodique entre les besoins et des désirs superflus. C'est parce qu'il ne sait se contenter de ce qu'il possède que l'homme est traversé par ses désirs et en devient l'esclave. Dans cette société saturée de désir, il est difficile d'entendre l'appel de la philosophie. Pourtant, la consommation n'est à l'évidence qu'un substitut pour combler le désir métaphysique qui travaille secrètement l'être humain, mais auquel notre société n'apporte aucune réponse.

Pour se libérer des désirs insatiables, à la recherche du sentiment d'exister, l'auteur esquisse une voie qui pourrait s'ancrer dans un désir métaphysique comme puissance d'être et non seulement désir de posséder. On pourrait regretter que cette partie soit si ténue en comparaison du brio du reste de l'ouvrage, dense en analyse. ■

Mazarine Pingeot, *vivre sans, une philosophie du manque*, Édition climats, 2024, 260 pages, 21 €

(1) Lire l'article de Brigitte Boudon, paru dans la revue Acropolis n°353 (09/2023) et la série d'article consacrée à la sobriété vue par les philosophes dans les revues N°354 à 358

© Nouvelle Acropole

ACROPOLIS

Un regard philosophique sur le monde

Revue de l'école de philosophie de Nouvelle Acropole France



Revue de l'association Nouvelle Acropole

Siège social : La Cour Pétral

D 941 – 28340 Boissy-lès-Perche

www.nouvelle-acropole.fr

Rédaction : 6 rue Véronèse – 75013 Paris

Tel : 01 42 50 08 40

<http://www.revue-acropolis.com>

secretariat@revue-acropolis.com

Directeur de la publication : Thierry ADDA

Rédactrice en chef : Isabelle OHMANN

Reproduction interdite sans autorisation.

Tous droits réservés à FDNA – 2025 - ISSN 2116-6749

© Toute reproduction partielle ou intégrale

des textes contenus dans cette revue,

doit mentionner le nom de l'auteur,

la source, et l'adresse du site :

<http://www.revue-acropolis.com>

Autorisation de publication à demander à :

secretariat@revue-acropolis.com

Crédit photos : © Nouvelle Acropole - © Unsplash.com - © Adobe Stock.com